



« J’ai même séjourné dans une inaccessible maison entourée par des bois, loin des villages, dans une région extrêmement stérile de montagne usée, au fond d’une Auvergne désertée. J’y ai passé plusieurs hivers. La neige tombait pendant des jours entiers. Le vent l’entassait en congères. Des barrières en protégeaient la route. Malgré les murs extérieurs, la neige s’accumulait dans la cour. Plusieurs bûches brûlaient ensemble dans la cheminée.

La maison paraissait s’ouvrir directement sur la Voie Lactée. La nuit, les proches étoiles, qui un moment étaient intensément brillantes, le moment d’après pouvaient être éteintes par le passage d’une brume légère. Ainsi nos conversations et nos fêtes, et nos rencontres, et nos passions tenaces.

C’était un pays d’orages. Ils s’approchaient d’abord sans bruit, annoncés par le bref passage d’un vent qui rampait dans l’herbe, ou par une série d’illuminations soudaines de l’horizon ; puis déchaînaient le tonnerre et la foudre, qui alors nous canonnaient longtemps, et de toutes parts, comme dans une forteresse assiégée. Une seule fois la nuit j’ai vu tomber la foudre près de moi, dehors : on ne peut même pas voir où elle a frappé ; tout le paysage est également illuminé, pour un instant surprenant. Rien dans l’art ne m’a paru donner cette impression de l’éclat sans retour, excepté la prose que Lautréamont a employé dans l’exposé programmatique qu’il a appelé *Poésies*. Mais rien d’autre : ni la page blanche de Mallarmé, ni le carré blanc sur fond blanc de Malevitch, et même pas les derniers tableaux de Goya, où le noir envahit tout, comme Saturne ronge ses enfants.

Des vents violent, qui à tout instant pouvaient se lever de trois directions, secouaient les arbres. Ceux de la lande du nord, plus dispersés, se courbaient et vibraient comme des navires surpris à l’ancre dans une rade ouverte. Les arbres qui gardaient la butte devant la maison, très groupés, s’appuyaient dans leur résistance, le premier rang brisant le choc toujours renouvelé du rang brisant le choc toujours renouvelé du vent d’ouest. Plus loin, l’alignement des bois disposés en carrés, sur tout le demi-cercle de collines, évoquait les troupes rangées en échiquier dans certains tableaux de batailles du XVIII^e siècle. Et ces charges presque toujours vaines, quelquefois faisaient brèche en abattant un rang. Des nuages accumulés traversaient tout le ciel en courant. Une saute de vent pouvait aussi vite les ramener en fuite ; d’autres nuages lancés à leur poursuite.

Il y avait aussi, dans les matins calmes, tous les oiseaux de l’aube, et la fraîcheur parfaite de l’air, et cette nuance éclatante de vert tendre qui venait sur les arbres, à la lumière frissante du soleil levant, face à eux.

Les semaines passaient insensiblement. L’air du matin, un jour, annonçait l’automne. Une autre fois, par goût de grande douceur de l’air, qui est sensible dans la bouche, se déclarait, comme une rapide promesse toujours tenue, « le souffle du printemps ».

Guy Debord, *Panegyrique*, tome premier, Gallimard, 1993. P.56-59.